

Lurelu

Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 32, numéro 2, automne 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1162ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2009). Les coups de coeur de *Lurelu*. *Lurelu*, 32(2), 91–94.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



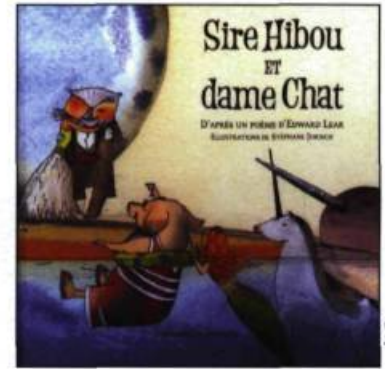
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Les coups de cœur de Lurelu

par l'équipe



91

L'espoir au cou

Les deux dernières décennies ont donné lieu à de nombreux et cruels conflits un peu partout sur la planète, faisant des millions de réfugiés, de déplacés. Paradoxalement, les horreurs de la guerre suscitent souvent la création d'œuvres remarquables. Il en est ainsi de l'album *La clé* d'Angèle Delaunois, publié aux Éditions de l'Isatis.

Alors que leurs pères, oncles, maris, frères s'affrontent et meurent au combat pour défendre le pays, la violence de la guerre force femmes, mères et enfants à fuir sur les chemins de l'exil, à s'enliser dans des camps dits provisoires ou des ailleurs étrangers. Avant de partir, elles emportent la clé de la maison, l'espoir au cou. Objet témoin d'abord de l'amour, de la liberté et de la sécurité, puis des heures sombres, la clé est là pour raviver l'espoir, le souvenir. Survivant à la mort, elle se fait héritage, mémoire, promesse du retour au pays jamais oublié de l'enfance. C'est à toutes ces femmes, et à leurs filles qui prennent la relève, qu'Angèle Delaunois a voulu rendre hommage dans ce récit poétique où, au rythme des rimes, la clé sert de témoin.

L'auteure signe un texte émouvant de sobriété, de clarté et de vérité, que scande le mot *clé* à chaque fin de page. Les illustrations de Christine Delezenne offrent une rare diversité de styles, de techniques et de tons, atmosphères tantôt claires tantôt sombres, visages cachés et fuyants ou encore regards directs qui interpellent. Bien que le récit soit situé quelque part au Moyen-Orient, rien ne vient réduire le caractère universel du sujet; à preuve les symboles des trois religions monothéistes qui apparaissent en motifs sur la robe de la jeune fille, symboles de réconciliation peut-on espérer...

Ginette Landreville

Une empreinte lumineuse

Il y a de ces lectures qui créent une boule d'émotion dans la gorge.

Il y a de ces livres qu'on n'a pas aussitôt fini de lire qu'on sait déjà qu'on les relira.

Il y a de ces livres qui laissent une empreinte lumineuse, indélébile.

La clé est un de ceux-là.

Cet album superbe, paru dans la collection «Tournepierre», est de la plume d'Angèle Delaunois, auteure qui bâtit une œuvre forte, déjà maintes fois primée. L'album s'ouvre sur le quotidien serein d'une famille heureuse, qui habite une maison blanche dotée d'une porte bleue

et d'un toit rouge. Dans la cour poussent un oranger et des oliviers. Dans ce paysage paisible, la guerre arrive comme une hideuse calamité. La famille doit fuir ce pays qui n'est jamais nommé. La grand-mère emporte la clé de la maison, cachée sous son voile noir. Parents et enfants se retrouvent derrière les barbelés, dans un camp de réfugiés. Ils voient les morts, le sang, vivent l'errance et le désespoir. La clé revient à chaque page, tel un lancinant leitmotiv, petit morceau de métal symbolisant l'espoir.

Le texte se lit tel un poème : fluide, évocateur, complexe et simple à la fois. Angèle Delaunois trouve les mots justes pour dire le drame terrible des populations déplacées. Elle offre aussi des images d'un lyrisme chavirant : le murmure argenté des oliviers, le miel doux des oranges, le jus piquant des vignes, etc.

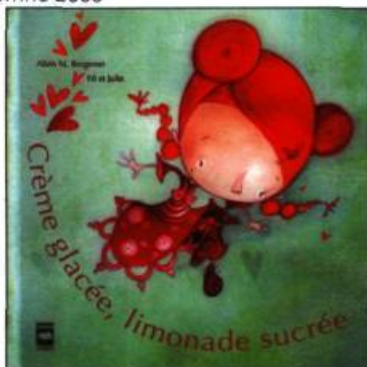
Mélange de photos, de dessins et de collages, les illustrations de Christine Delezenne se marient parfaitement au texte. Les pages alternent entre couleurs vives et couleurs sombres; elles génèrent une atmosphère prenante, une charge émotive puissante, à tel point qu'on s'attarde longuement sur chaque illustration. Cet album paru en 2008 est encore tout jeune, mais on peut déjà parler de classique.

Andrée Poulin

Éloge de la différence

En novembre 2008, Stéphane Jorisch gagnait le Prix littéraire du Gouverneur général, volet jeunesse (illustrations), du côté anglais, pour *The Owl and the Pussycat*. Cela témoigne de la qualité exceptionnelle de ses dessins, car l'édition de Kids Can Press (2007) était singulièrement mal adaptée, du point de vue format, aux grandes aquarelles de Jorisch. Elles avaient malgré tout ressorti suffisamment pour impressionner le jury.

En septembre 2008 paraissait *Sire Hibou et dame Chat*, où Lucie Papineau proposait aux enfants une adaptation fort réussie du poème du Britannique Edward Lear. «Adaptation», puisque le court texte de 1871 relève de l'intraduisible poésie «nonsense». C'est pour ce superbe album, paru chez Dominique et compagnie, que j'ai eu un coup de cœur. Généralement sur des doubles pages, Jorisch y introduit toute une faune de spectateurs et de figurants, sorte de chœur muet au bref (et pourtant long) voyage de fiançailles du couple dépareillé. Dans un très onirique décor méditerranéen (Lear avait visité et peint la Grèce, la Calabre, la Corse, pour finalement s'établir à Sanremo, où il est mort), les personnages et les figurants vont souvent masqués. Dans la version mise en scène par Jorisch, sire Hibou et dame Chat évoluent sous



le regard d'autrui : pêcheurs sur le quai, passagers d'un navire croisant le leur, otaries massées sur un cap, etc. Regards méfiants, parfois malveillants («un hibou et une chatte?»), mais aussi regards curieux et accueillants dans l'île où le singulier couple se mariera grâce aux bons offices d'un dindon et à l'anneau d'un porcelet. Le couple désassorti vivra jusqu'à la fin des temps parmi sirènes, licornes, minotaures, centaures et autres bêtes à trois têtes chez qui le conformisme n'est pas de rigueur.

Daniel Sernine

L'imaginaire à son comble

Sans hésitation, j'ai été conquise par l'album *Sire Hibou et dame Chat*, illustré par Stéphane Jorisch. Un véritable coup de cœur! À mon avis, le texte doucement sur-réaliste d'Edward Lear a su trouver, dans le travail de l'illustrateur, lignes et couleurs d'une grande justesse. Tout y est calme, raconté avec lenteur et délectation. D'une page à l'autre, l'histoire se profile entre des animaux anthropomorphisés et d'autres qui me semblent plus ou moins inventés. Elle suit son cours avec une subtile gratuité : de la tenue de plage de sire Porcelet aux loups de dame Chat et sire Hibou, à la Sirène assise en écuyère sur le centaure masqué... Elle avance, l'histoire, avec ce qui pourrait être une merveilleuse détermination!

Dans cet album, l'imaginaire est à son comble et c'est ce qui me parle et me plaît!

Francine Sarrasin

Coup de cœur sautillant

Crème glacée, limonade sucrée, illustré par Fil et Julie aux Éditions Hurtubise, est un petit album délicieusement bon. Tous les lecteurs y trouvent leur compte. Si l'adulte se replonge dans ses souvenirs d'enfance, l'enfant, de son côté, tout en apprenant l'alphabet, s'amuse autant que Zaza à sauter d'une page à l'autre pour voir si elle réussira ou non à se rendre jusqu'à la lettre Z pour donner un bisou à son cavalier Zacharie!

Le texte d'Alain M. Bergeron est succinct; il va à l'essentiel pour nous entraîner dans la danse et les rires. Les illustrations rafraichissantes expliquent clairement les dessous du texte. Tout cela contribue à amener les petits dans cette ritournelle avec un réel plaisir.

À la suite de la lecture de cet album, les cours de récréation s'emplissent de petites voix chantant cette comptine avec délectation.

Danièle Courchesne



La Robe de ma mère, avec Denis Lavalou, Marcel Pomerlo et Claudine Ledoux.

(photo : François Gélinas)

Le cœur de ma mère

Comme chaque année, en matière de coups de cœur, dans le domaine du théâtre jeunes publics, mon cœur balance... Cette fois, entre le spectacle d'ouverture de la 25^e saison de la Maison Théâtre, *Salvador*, une reprise du Carrousel, et l'œuvre qui allait clore cette programmation où l'on comptait le retour de quelques autres morceaux du répertoire, c'est à *La Robe de ma mère*, la nouvelle création de L'Arrière Scène, que j'apposerai le sceau de la plus belle surprise. Pour la sensibilité du texte de Serge Marois, audacieux par son rythme hachuré, évocateur et poétique. Pour l'idée de l'hommage, non pas d'un fils à sa mère mais de deux fils partageant les mêmes souvenirs d'enfance et le même amour, inconditionnel il va de soi, pour celle qui leur a donné la vie et le goût de cette dernière. Pour le plaisir évident du jeu des deux excellents comédiens, Denis Lavalou et Marcel Pomerlo, presque deux jumeaux tout à coup, qui se retrouvent après une longue séparation, sur une plage de vacances où chacun est venu attendre celle qui sera comme toujours en retard au rendez-vous. Pour l'audace de la metteuse en scène, Sylviane Fortuny, qui ose exposer au regard des enfants, qui ne s'en formalisent qu'un instant avant de reprendre le fil de l'histoire, la presque nudité de deux hommes en maillot, qui personnifient en fait des enfants, petits garçons à l'enjouement communicatif. Pour la voix envoûtante, juste et puissante, de Claudine Ledoux, mezzo-soprano qui incarne avec aplomb cette mère onirique et symbolique de bord de mer, ponctuant de ses arias l'apprivoisement progressif d'Émile et Gaston. Pour la facture visuelle épurée, et néanmoins très «parlante», de la scénographie, signée Paul Livernois et Sylviane Fortuny, avec son horizon de parasols multicolores inclinés tous du même côté, comme poussés par le même vent chaud d'été. Pour le vent de légèreté, de nostalgie du bonheur de l'enfance, d'humour et, osons le mot, de tendresse toute filiale qui parcourt les trois petits quarts d'heure de la représentation. Car, si j'avais un bémol à exprimer sur la belle production de L'Arrière Scène, ce serait de ne pas nous en donner davantage, de ne pas avoir approfondi encore plus cette quête des origines, ce mythe enfantin, masculin, de la mère miraculeuse.

Raymond Bertin

(Suite et fin à la page 94)

Les coups de cœur de Lurelu...

(Suite et fin de la page 93)

Lourds souvenirs

Chère Traudi (Éd. 400 coups, 2008) s'inspire d'un épisode de l'enfance de l'auteur Kees Vanderheyden, qui raconte ici ses «souvenirs lourds comme des obus». Nous sommes en Hollande, sous l'occupation allemande, pendant la Seconde Guerre mondiale. Les soldats débarquent en ville et réquisitionnent la maison de la famille de Kees. Le garçon se trouve donc à côtoyer quotidiennement l'ennemi.

Le petit Kees est bouleversé lorsqu'un général allemand lui fait un clin d'œil, lui sourit, puis lui montre des photos de sa femme et des enfants. On voit l'enfant modifier progressivement sa perception de «l'ennemi». Toute la force de cette histoire est de montrer, avec une remarquable délicatesse, la confusion du petit devant la bonté d'un ennemi. Cette approche subtile, où rien n'est trop expliqué ou trop appuyé, illustre de façon encore plus convaincante l'absurdité de la guerre.

Très originale, la maquette de l'album paru dans la collection «Carré blanc» se présente comme un cahier d'écolier où les aquarelles d'Anne Villeneuve se déploient avec élégance. D'un trait léger, elle crée une atmosphère envoutante, montre la violence et la destruction de la guerre sans tomber dans le macabre. Quel art dans sa façon à la fois dramatique et subtile de présenter les bombardements, ces trainées orange qui zèbrent les arbres couleur charbon.

Cet album empreint d'émotions et riche en histoire (avec le grand H et le petit h), devrait se retrouver dans toutes les bibliothèques scolaires de la province.

Andrée Poulin

Peuples spoliés pour un continent convoité

Bien tristement, l'histoire du Nouveau Monde commence en même temps que se déclenche la plus grande barbarie de l'histoire de l'humanité. La colonisation du continent américain, qui correspond pour beaucoup à l'avènement de la modernité historique et à la naissance d'une ère nouvelle, s'est donc faite parallèlement à un génocide qui marquait la fin d'un monde sauvage. Eden retrouvé, contrée de tous les possibles, et quoi encore? Au genre humain, on a plutôt légué une Amérique violée, pillée, souillée. C'est dans cette époque charnière que se situe l'intrigue de *Trente-neuf* de Camille Bouchard (Éd. du Boréal, 2008).

En l'an de grâce 1492, sur l'île d'Ayiti (renommée Hispaniola par les conquistadores), les Espagnols menés par Christophe Colomb débarquent, entrent en contact avec le peuple des Taïnos. Dans l'attente de l'arrivée d'un nouveau contingent espagnol, trente-neuf volontaires (d'où le titre) s'établiront sur l'île et cohabiteront avec ceux que l'on appelait les «Naturels».

En 150 pages, les courts chapitres montrent en alternance le point de vue narratif de deux garçons de treize ans, Jorge et Baguanamey, l'un Espagnol, l'autre Taïno. À l'aide de ce procédé simple mais pourtant efficace, Bouchard arrive à montrer l'opposition entre les deux mentalités, mais aussi les chances d'établir des ponts

entre les deux cultures que tout sépare a priori. Bien entendu, l'auteur se réfugie dans un parti pris quand il fait la démonstration de la noirceur de l'âme blanche européenne. À l'opposé, il décrit avec beaucoup de bienveillance et de tendresse le peuple des Taïnos.

Au-delà de l'intérêt que le lecteur pourra porter aux détails historiques de ces premières aventures de l'homme blanc en sol américain, je garde surtout le souvenir d'avoir refait le parcours fascinant de la découverte de l'Autre. J'ai apprécié la lecture anthropologique qu'il est possible d'effectuer du roman *Trente-neuf*. J'avais en tête toutes ces lectures (Diderot, Rousseau) évoquant bien candidement le mythe du Bon Sauvage... Difficile d'être un Blanc doté d'une conscience historique sans éprouver une certaine honte. Pour ceux qui lisent avec bonheur la série «Pirates» publiée chez Hurtubise, *Trente-neuf* s'avère un détour obligé.

Simon Roy

Un secret si difficile à confier

J'aimerais saluer l'initiative de Claudie Stanké et de Barroux qui marient leur talent et démystifient la violence dans *Parle, Petit Loup* (Les 400 coups, 2008), un album finement brodé pour les tout-petits. À travers leurs images et leurs mots réunis, ils illustrent l'importance de parler de la violence subie et démentent finement l'émotion qui empêche de briser le silence. Ils montrent, par ailleurs, l'incidence que peuvent avoir les révélations et l'action d'un adulte aimant qui ne juge ni n'infantilise.

«Il était une fois, une fois seulement, un petit loup qui avait mal aux oreilles.»

Les premières pages de l'album décrivent un univers familial et des gestes que le jeune lecteur reconnaît. Un enfant-loup, dans une chambre d'enfant, cache ses oreilles avec ses mains. Le texte révèle peu à peu la cause des maux, à première vue anodins, que l'enfant ne peut plus souffrir : les cris et les durs gestes du père. À sa mère, à son enseignante, à son ami, l'enfant tente de confier son lourd secret. «Parle, parle Petit Loup, n'aie pas peur de parler...», se répète-t-il pour se donner du courage. À cause de la honte, de la peur de blesser, Petit Loup garde son secret. C'est à sa grand-mère qu'il se confie enfin. Ensemble, ils portent au père et à la mère les mots douloureux réunis dans un paquet. Le temps d'enterrer les mots durs et d'apprendre les mots doux, le père s'absentera de la maison.

Le texte évocateur et imagé de Claudie Stanké dévoile le drame avec douceur en communiquant bien l'émotion à travers ses répétitions. Il ne dit pas tout et permet à l'enfant de s'approprier l'histoire. À l'aide de mots bien choisis, il évoque les difficultés sans boudier les moments heureux partagés avec l'entourage chaleureux, cette attachante grand-mère notamment, à laquelle Barroux prête une touche magique de fantaisie. L'univers qu'il dépeint à la gouache et au crayon se partage les couleurs gaies et les couleurs plus sombres, suivant les différents moments du récit.

Les éducateurs et les accompagnateurs seront ravis de découvrir ici un ouvrage judicieusement conçu qui évite ce qu'on reproche souvent au peu de titres trouvés sur le sujet : le ton moralisateur, les clichés, etc. Le tandem offre des pages pleines de finesse qu'ils pourront s'approprier et adapter à leur guise.



Annick Latreille

94

